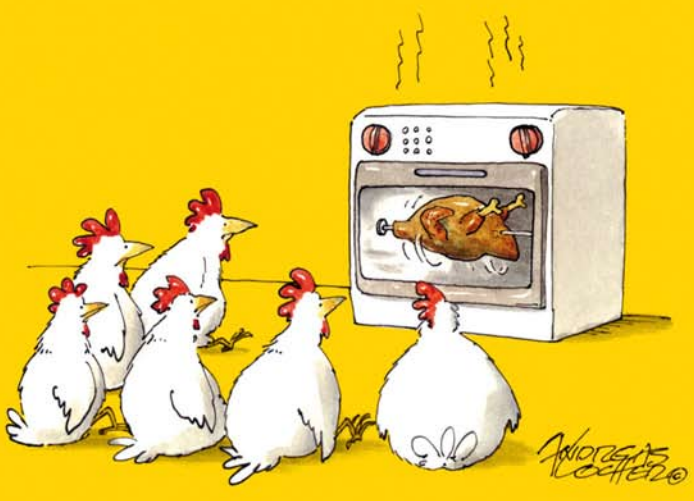
BERNARD

STIEGLER

De la misère symbolique



REALITY-TV

Champs essais

Extrait de la publication

BERNARD STIEGLER
De la misère symbolique

Au XXe siècle, le capitalisme consumériste a pris le contrôle du symbolique par son appropriation hégémonique de la technologie industrielle. L'esthétique y est devenue à la fois l'arme et le théâtre de la guerre économique. Il en résulte de nos jours une misère symbolique où le conditionnement se substitue à l'expérience. Cette misère est une honte, la « honte d'être un homme » qu'éprouve parfois le philosophe, et qui est suscitée d'abord aujourd'hui par cette misère symbolique telle que l'ont engendrée les « sociétés de contrôle ».

Il s'agit pour Bernard Stiegler de comprendre les tendances historiques qui ont conduit à la spécificité du temps présent, mais aussi de fourbir des armes : de faire d'un réseau de questions un arsenal de concepts en vue de mener une lutte. Le combat à mener contre ce qui, dans le capitalisme, conduit à sa propre destruction, et à la nôtre avec lui, constitue une guerre esthétique. Elle-même s'inscrit dans une lutte contre un processus qui n'est rien de moins que la tentative visant à liquider la « valeur esprit », comme le disait Paul Valéry.

Bernard Stiegler, docteur de l'École des hautes études en sciences sociales, est directeur de l'Institut de recherche et d'innovation (IRI), créé à son initiative au Centre Georges-Pompidou au mois d'avril 2006. Il est également président d'Ars Industrialis et il enseigne la philosophie à l'université de Compiègne et à l'université de Londres. Il est notamment l'auteur de *La Technique et le Temps* (Galilée, 1994-2001) et de *Mécréance et discrédit* (Galilée, 2004-2006).

En couverture : Andreas Locher, *Reality-TV*.
© Andreas Locher, CH-8714 Feldbach.

Flammarion

13-III Création Studio Flammarion

Extrait de la publication

De la misère symbolique

DU MÊME AUTEUR

La Technique et le Temps 1. La faute d'Épiméthée, Galilée, 1994.
La Technique et le Temps 2. La désorientation, Galilée, 1996.
Échographies – De la télévision, avec Jacques Derrida, Galilée, 1996.
La Technique et le Temps 3. Le temps du cinéma et la question du mal-être, Galilée, 2001.
Passer à l'acte, Galilée, 2003.
Aimer, s'aimer, nous aimer. Du 11 septembre au 21 avril, Galilée, 2003.
Philosopher par accident. Entretiens avec Élie During, Galilée, 2004.
Mécréance et discrédit 1. La décadence des démocraties industrielles, Galilée, 2004.
Cahiers de médiologie, n° 18, « Révolutions industrielles de la musique », avec Nicolas Donin (dir.) et collab., Fayard/Ircam, 2004.
Constituer l'Europe 1, en collaboration avec Jean-Marc Adolphe, Jean-Marc Lachaud, Catherine Geel et Ariel Kyrou, Galilée, 2005.
Constituer l'Europe 2, en collaboration avec Jean-Paul Baquiast et Alain Didier-Weill, Galilée, 2005.
Michel Paysant. Inventarium, avec Michel Menu, Archibooks, 2005.
Des pieds et des mains. Petite conférence sur l'homme et son désir de grandir, Bayard, 2006.
Mécréance et discrédit 2. Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés, Galilée, 2006.
Mécréance et discrédit 3. L'esprit perdu du capitalisme, Galilée, 2006.

(suite en fin d'ouvrage)

Bernard Stiegler

De la misère symbolique

Champs essais

© Éditions Galilée,
De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle, 2004
© Éditions Galilée,
De la misère symbolique 2. La catastrophe du sensible, 2005
© Flammarion, 2013, pour la présente édition
ISBN : 978-2-0812-7082-4
Extrait de la publication

VOLUME 1

L'ÉPOQUE HYPERINDUSTRIELLE

Pour Jean-François Peyret

Extrait de la publication

Il y a une nuit dans la nuit.

Joë BOUSQUET

Telle aventure laisse indifférents certains parce que, imaginent-ils, à un peu plus ou moins de rareté ou de sublime près dans le plaisir goûté par les gens, la situation se maintient quant à ce qui, seul, est précieux et haut, immesurablement et connu sous le nom de Poésie, elle, toujours restera exclue et son frémissement de vols autre part qu'aux pages est parodié, pas plus, par l'envergure, entre nos mains, de la feuille hâtive ou vaste du journal. À jauger l'extraordinaire surproduction actuelle, où la Presse cède son moyen intelligemment, la notion prévaut, cependant, de quelque chose de très décisif, qui s'élabore…

Stéphane MALLARMÉ

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage est la poursuite de ma réflexion sur la destruction du narcissisme primordial qui a résulté de la canalisation de la libido des consommateurs vers les objets de la consommation, dont j'ai entamé l'analyse dans *Aimer, s'aimer, nous aimer. Du 11 septembre au 21 avril*.

Notre époque se caractérise comme prise de contrôle du symbolique par la technologie industrielle, où l'esthétique est devenue à la fois l'arme et le théâtre de la guerre économique. Il en résulte une misère où le conditionnement se substitue à l'expérience.

Cette misère est une honte, celle qu'éprouve parfois le philosophe comme « un des motifs les plus puissants de la philosophie, ce qui en fait forcément une philosophie politique [1] ». La « honte d'être un homme [2] » est suscitée d'abord, aujourd'hui, par cette misère symbolique telle que l'engendrent les « sociétés de contrôle ». À cet égard au moins, cet ouvrage en deux tomes est un commentaire du « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle » de Gilles Deleuze. Pour comprendre les tendances historiques qui ont conduit à la spécificité du temps présent, il tente d'ébaucher les concepts d'*organologie générale* et de *généalogie de l'esthétique*.

1. Comme l'écrivit Gilles Deleuze dans *Pourparlers*, Minuit, 1990, p. 233. Je commente en détail ce passage *infra*, p. 29.
2. G. Deleuze, *Pourparlers*, *op. cit.*, p. 233.

Le premier chapitre qui introduit cette idée reprend et développe un article qui fut d'abord publié par le quotidien *Le Monde*.

Le second chapitre développe la question des objets temporels industriels que sont le cinéma et la chanson enregistrée à travers l'analyse d'un film d'Alain Resnais, *On connaît la chanson*.

Le troisième chapitre approfondit la question de la perte d'individuation, en tentant d'esquisser une petite histoire de l'individuation psychique et collective occidentale par une reprise du concept de *grammatisation* proposé par Sylvain Auroux. Le *processus* de grammatisation, typique de l'individuation occidentale et de la guerre pour le contrôle des symboles en quoi elle consiste, connaît diverses époques, dont la dernière, qui correspond à la numérisation. Celle-ci est l'infrastructure technologique des sociétés de contrôle dont les enjeux sont analysés à travers une « allégorie de la fourmilière » extrapolant la tendance à l'hypersynchronisation portée par les réseaux et comme *particularisation du singulier* (comme sa négation), c'est-à-dire comme décomposition du diachronique et du synchronique. Ce chapitre est le cœur de l'ouvrage.

Le quatrième chapitre, qui a été inspiré par un film de Bertrand Bonello, *Tiresia*, tente de montrer pourquoi le cinéma occupe une place très particulière dans la guerre du temps qui cause la misère symbolique contemporaine : à la fois technologie industrielle et art, le cinéma est l'expérience esthétique qui peut combattre le conditionnement esthétique sur son propre terrain.

Une postface revient sur la situation de misère symbolique d'un point de vue proprement politique, au regard de la triple question du 21 avril 2002 en France, du conflit comme moteur de toute vie politique, et de la *philia* aujourd'hui.

Extrait de la publication

I

De la misère symbolique, du contrôle des affects et de la honte que cela constitue

> Il n'y a pas lieu de craindre ou d'espérer, mais de chercher de nouvelles armes.
>
> Gilles Deleuze

1. Esthétique et politique [1]

La question politique est une question esthétique, et réciproquement : la question esthétique est une question politique. J'emploie ici le terme *esthétique* dans son sens le plus vaste, où l'*aisthesis* est la sensation, et où la question esthétique est donc celle du sentir et de la sensibilité en général.

Je soutiens qu'il faut poser la question esthétique à nouveaux frais, et dans sa relation à la question politique, pour inviter le monde artistique à reprendre une compréhension politique de son rôle. L'abandon de la pensée politique par le monde de l'art est une catastrophe.

Réciproquement, l'abandon de la question esthétique par la sphère politique aux industries culturelles, et à la sphère marchande en général, est lui-même catastrophique [2].

1. Ce paragraphe développe les idées d'un article qui avait été publié par le quotidien *Le Monde* le 10 octobre 2003, puis lu sur l'antenne de France Culture l'après-midi du 11 octobre 2003.

Extrait de Publication

2. La culture et, plus généralement, l'expérience esthétique dans toutes ses dimensions, dont l'art, ne sont pas solubles dans les alibis

Je ne veux évidemment pas dire que les artistes doivent « s'engager ». Je veux dire que leur travail est *originairement engagé* dans la question de la *sensibilité de l'autre*. Or, la question politique est essentiellement la question de la relation à l'autre dans un sentir ensemble, une *sym-pathie* en ce sens. Le problème du politique, c'est de savoir comment être ensemble, vivre ensemble, se supporter *comme ensemble* à travers et depuis nos singularités (bien plus profondément encore que nos « différences ») et par-delà nos conflits d'intérêts. La politique est l'art de garantir une unité de la cité dans son *désir* d'avenir commun, son in-dividuation, sa singularité comme devenir-un. Or, un tel désir suppose un fonds esthétique commun. L'être-ensemble est celui d'un *ensemble sensible*. Une communauté politique est donc la communauté d'un sentir. Si l'on n'est pas capable d'aimer ensemble les choses (paysages, villes, objets, œuvres, langues, etc.), on ne peut pas s'aimer. Tel est le sens de la *philia* chez Aristote. S'aimer, c'est aimer ensemble des choses autres que soi.

La question « culturelle », et telle que l'art la constitue de manière essentielle, est plus que jamais au cœur aussi bien de l'économie et de l'industrie que de la politique : la communauté *sensible* est aujourd'hui tout entière tramée par les *technologies* de ce que Deleuze nomma les « sociétés de contrôle [1] ». Et l'essentiel de la lutte économique internationale se mène sur ce front.

Jacques Rancière a justement rappelé que la « politicité » est sensible, c'est-à-dire que la question politique est

---

de l'« exception » et de la « diversité » culturelles, alibis par où l'on fait de l'*expérience esthétique*, aussi justes et nécessaires que puissent être les mesures techniques du droit et des accords internationaux, une *sous-catégorie* du monde.

1. *Cf. infra*, p. 26.

Extrait de la publication

d'emblée esthétique [1]. Mais il a étrangement ignoré qu'à l'époque industrielle la sensibilité matraquée par le marketing est devenue l'enjeu d'une véritable guerre, dont les armes sont des technologies, et dont les victimes sont les singularités, individuelles ou collectives (« culturelles »), au point que se développe une immense misère symbolique.

Aujourd'hui, dans les sociétés de modulation que sont les sociétés de contrôle [2], les armes esthétiques sont devenues essentielles (ce que Jeremy Rifkin nomme le « capitalisme culturel ») : il s'agit de contrôler ces technologies de l'*aisthesis* que sont par exemple l'audiovisuel ou le numérique, et, à travers ce contrôle des technologies, il s'agit de *contrôler les temps de conscience et d'inconscient des corps et des âmes* qui les habitent, en *modulant* par le *contrôle des flux* ces temps de conscience et de vie. C'est ainsi également que se développe le concept de *life time value* (comme valeur *économiquement calculable* du temps de vie d'un individu, autrement dit comme désingularisation et désindividuation de sa valeur *intrinsèque*) récemment fabriqué par le marketing.

Manet, rompant avec la tradition, forme la pointe d'un sentir qui n'est pas partagé par tous – d'où les conflits esthétiques qui se multiplient à partir du XIXe siècle. Mais ces conflits, qui se produisent sur le fond d'une colossale transformation industrielle de la société, trament un processus de *construction de la sympathie* qui caractérise l'esthétique humaine, une créativité qui transforme le monde en vue de bâtir une nouvelle sensibilité commune, formant le *nous interrogatif* d'une communauté esthétique à venir. C'est ce que l'on peut nommer l'*expérience esthétique*, telle que l'art

1. Jacques Rancière, *La Mésentente*, Galilée, 1995 ; *Le Partage du sensible*, La Fabrique, 2000.

2. « Les enfermements sont des *moules*, des moulages distincts, mais les contrôles sont une *modulation*… » G. Deleuze, *Pourparlers*, *op. cit.*, p. 242.

Extrait de la publication

la fait – comme on parle d'expérience scientifique : pour *découvrir l'altérité du sentir*, son *devenir porteur d'avenir*. Or, je crois que, de nos jours, l'ambition esthétique à cet égard s'est largement effondrée. Parce qu'une immense part de la population est aujourd'hui privée de toute *expérience* esthétique, entièrement soumise qu'elle est au *conditionnement* esthétique en quoi consiste le marketing, qui est devenu hégémonique pour l'immense majorité de la population mondiale – tandis que l'autre partie de la population, celle qui expérimente encore, a fait son deuil de la perte de ceux qui ont sombré dans ce conditionnement.

C'est au lendemain du 21 avril 2002 que cette question m'a en quelque sorte sauté à la figure. Il m'est apparu ce jour-là, dans une effrayante clarté, que les gens qui ont alors voté pour Jean-Marie Le Pen sont des personnes *avec lesquelles je ne sens pas*, comme si nous ne partagions *aucune* expérience esthétique commune. Il m'est apparu que ces hommes, ces femmes, ces jeunes gens *ne sentent pas* ce qui se passe, et en cela *ne se sentent plus appartenir* à la société ; qu'ils sont enfermés dans une *zone* (commerciale, industrielle, d'« aménagements » divers, voire rurale, etc.) qui n'est plus un *monde*, parce qu'elle a *décroché* esthétiquement ! Le 21 avril a été une catastrophe politico-esthétique. Ces personnes qui sont en situation de grande misère symbolique *exècrent* le devenir de la société moderne et avant tout son esthétique – *lorsqu'elle n'est pas industrielle*. Car le *conditionnement esthétique*, qui constitue *l'essentiel* de l'enfermement dans les zones, vient se substituer à l'expérience esthétique pour la rendre *impossible*.

Il faut savoir que l'art contemporain, la musique contemporaine, le spectacle et les « intermittents » du spectacle contemporain, la littérature contemporaine, la philosophie contemporaine et la science contemporaine font *souffrir* le *ghetto* que forment ces zones.

Cette misère n'affecte pas simplement les classes sociales pauvres : le réseau télévisuel, en particulier, trame comme une lèpre de telles zones *partout*, concrétisant ce mot de Nietzsche : « Le désert croît. » Pour autant, tous ne sont pas exposés également à la maladie : d'immenses pans de la population vivent dans des espaces urbains dénués de toute urbanité, tandis qu'une minuscule minorité peut jouir d'un milieu de vie digne de ce nom.

Il ne faut pas croire que les nouveaux misérables sont d'abominables barbares. Ils sont le cœur même de la société des consommateurs. Ils sont la « civilisation ». Mais telle que, paradoxalement, son *cœur* est devenu un ghetto. Or, ce ghetto est humilié, offensé par ce devenir. Nous, les gens réputés cultivés, savants, artistes, philosophes, clairvoyants et informés, il nous faut nous rendre compte que l'immense majorité de la société vit dans cette misère symbolique faite d'humiliation et d'offense. Tels sont les ravages que produit la *guerre esthétique* qu'est devenu le règne hégémonique du marché. L'immense majorité de la société vit dans des zones esthétiquement sinistrées où l'on *ne peut pas* vivre et s'aimer parce qu'on y est esthétiquement aliéné.

Je connais bien ce monde : j'en viens. Et je sais qu'il est porteur d'insoupçonnables énergies. Mais si elles sont laissées à l'abandon, ces énergies se feront essentiellement destructrices.

Au XXe siècle, une esthétique nouvelle s'est mise en place, *fonctionnalisant la dimension affective et esthétique de l'individu* pour en faire un *consommateur*. Il y eut d'autres fonctionnalisations : certaines eurent pour but d'en faire un croyant, d'autres un admirateur du pouvoir, d'autres encore un libre-penseur explorant l'illimité qui résonne dans son corps à la rencontre sensible du monde et du devenir.

Extrait de la publication

Il ne s'agit pas de condamner, bien loin de là, le destin industriel et technologique de l'humanité. Il s'agit, en

revanche, de réinventer ce destin et, pour cela, d'acquérir une compréhension de la situation qui a conduit au conditionnement esthétique et qui, si elle n'est pas *surmontée*, conduira à la ruine de la consommation elle-même et au dégoût généralisé.

On distingue au moins deux esthétiques, celle des psycho-physiologues, qui étudie les organes des sens, et celle de l'histoire de l'art, des formes artefactuelles, symboles et œuvres. Alors que l'esthétique psycho-physiologique apparaît stable, l'esthétique des artefacts ne cesse d'évoluer à travers le temps. Or, la stabilité des organes des sens est une illusion en ce qu'ils sont soumis à un processus incessant de défonctionnalisations et refonctionnalisations, précisément lié à l'évolution des artefacts.

L'histoire esthétique de l'humanité consiste en une série de désajustements successifs entre trois grandes organisations qui forment la puissance esthétique de l'homme : son corps avec son organisation physiologique, ses organes artificiels (techniques, objets, outils, instruments, œuvres d'art) et ses organisations sociales résultant de l'articulation des artefacts et des corps.

Il faut imaginer une organologie générale qui étudierait l'histoire conjointe de ces trois dimensions de l'esthétique humaine et des tensions, inventions et potentiels qui en résultent. Ce sont les considérants préalables d'un tel projet que je tente d'ébaucher ici.

Seule une telle approche généalogique permet de comprendre l'évolution esthétique qui conduit à la misère symbolique contemporaine – où, il faut bien sûr l'espérer et l'affirmer, une force nouvelle doit se cacher, aussi bien dans l'immense *ouverture de possibles* que portent la science et la technologie que *dans l'affect de la souffrance elle-même*.

Que s'est-il passé au XXe siècle quant à l'affect ? Au cours des années 1940, pour absorber une surproduction de biens dont personne n'a besoin, l'industrie américaine

Extrait de la publication

met en œuvre des techniques de marketing (imaginées, dès les années 1930, par Edward Barnay, un neveu de Freud) qui ne cesseront de s'intensifier durant tout le siècle, la plus-value de l'investissement se faisant sur les économies d'échelle nécessitant des marchés de masse toujours plus vastes. Pour gagner ces marchés de masse, l'industrie développe une esthétique faisant appel en particulier aux médias audiovisuels, qui, en *refonctionnalisant* la dimension esthétique de l'individu selon les intérêts du développement industriel, lui font adopter des comportements de consommation.

Il en résulte une misère symbolique qui est aussi une misère libidinale et affective, et qui conduit à la *perte* de ce que j'appelle le *narcissisme primordial* [1] : les individus sont privés de leur capacité d'attachement esthétique à des singularités, à des objets singuliers.

Locke pressentit au XVIIe siècle que je suis singulier à travers la singularité des objets avec lesquels je suis en relation. Je *suis* le *rapport* à mes objets en tant qu'il est *singulier*. Or, le rapport aux objets industriels, qui par ailleurs se standardisent, est désormais « profilé » et catégorisé en particularismes qui constituent pour le marketing des segments de marché tout *en transformant le singulier en particulier* – formant le lit des communautarismes en tous genres. Car *la particularisation du singulier est son annulation, sa liquidation* à proprement parler dans le *flux* des marchandises-fétiches [2].

1. Notamment dans *Aimer, s'aimer, nous aimer. Du 11 septembre au 21 avril*, Galilée, 2003.

2. Il ne peut y avoir de « fétichisme de la marchandise » que parce que *l'échange économique est en son fond libidinal*. La « dénonciation » de ce fétichisme par le marxisme est donc un leurre : c'est l'essence de la marchandise que d'être un fétiche. Et *aucun objet* n'apparaîtrait au sein d'un monde sans qu'y soit projeté le *phantasme* par où il *apparaît*. Mais la critique de la *captation* libidinale par la fétichisation marchande comme hégémonie destructrice de la libido n'est pas du tout un leurre : c'est même l'impératif politique premier.

Extrait de la publication

Les techniques audiovisuelles du marketing conduisent d'autre part à ce que, progressivement, mon passé vécu, à travers toutes ces images et ces sons que je vois et que j'entends, tend à devenir le même que celui de mes voisins. Et la diversification des chaînes est elle aussi une particularisation des cibles – raison pour laquelle elles tendent toutes à faire la même chose. Mon passé étant de moins en moins différent de celui des autres parce que mon passé se constitue de plus en plus dans les images et les sons que les médias déversent dans ma conscience, mais aussi dans les objets et les rapports aux objets que ces images me conduisent à consommer, il perd sa singularité, c'est-à-dire que *je me perds* comme singularité.

Dès lors que je n'ai plus de singularité, je ne m'aime plus : on ne peut s'aimer soi-même qu'à partir du savoir intime que l'on a de sa propre singularité, et c'est pourquoi « la communauté consiste originairement dans l'intimité du lien de soi à soi [1] ». Quant à l'art, il est l'*expérience* et le *soutien* de cette singularité sensible comme invitation à l'activité symbolique, à la production et à la rencontre de traces dans le temps collectif.

Voilà pourquoi la question esthétique, la question politique et la question industrielle n'en font qu'une.

2. Le symbolique à l'âge de la consommation : une grande misère mondiale

L'hominisation comme poursuite de la vie par d'autres moyens que la vie est l'apparition d'une forme de vie en commun où la *distribution des rôles* ne relève plus de la

1. Jean Lauxerois, « À titre amical », postface à *L'Amicalité* (traduction des livres 8 et 9 de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote), À propos, 2002, p. 85.

Extrait de la publication

(Suite du même auteur)

Réenchanter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel, en collaboration avec Ars industrialis, Flammarion, 2006 ; rééd. « Champs essais », 2008.

La Télécratie contre la démocratie. Lettre ouverte aux représentants politiques, Flammarion, 2006 ; rééd. « Champs essais », 2008.

Le Théâtre, le peuple, la passion. Rencontres de Rennes, en collaboration avec Jean-Christophe Bailly et Denis Guénoun, Les Solitaires intempestifs, 2006.

Économie de l'hypermatériel et psychopouvoir. Entretiens avec Philippe Petit et Vincent Bontems, Mille et Une Nuits, 2008.

Prendre soin 1. De la jeunesse et des générations, Flammarion, 2008.

Pour une nouvelle critique de l'économie politique, Galilée, 2009.

Pour en finir avec la mécroissance. Quelques réflexions d'Ars industrialis, avec Alain Giffard et Christian Fauré, en collaboration avec le CIEM et Éric Favey, Flammarion, 2009.

Faut-il interdire les écrans aux enfants ?, avec Serge Tisseron, Mordicus, 2009.

Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. De la pharmacologie, Flammarion, 2010.

États de choc. Bêtise et savoir au XXIe siècle, Mille et Une Nuits, 2012.

Faire attention. Vocabulaire d'Ars industrialis, en collaboration avec Ars industrialis, Flammarion, 2012.

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHQN000606.N001
Dépôt légal : octobre 2012